

Un battement de cœur

Elle est enfin là. Je peux désormais sentir son cœur battre contre ma poitrine, mes bras entourant sa taille, sa tête dans mon cou. Nos battements de cœurs sont si forts, si puissants qu'ils subodorent un baiser dans les minutes qui s'approchent. Mais pour l'instant nous sommes là, seuls et à la fois entourés dans cet aéroport séparant et rassemblant à la fois. Les aéroports ne sont pas forcément les endroits les plus calmes, tout le monde chahute, se presse avec pour seule pensée « je dois me dépêcher avant de louper mon vol » ... Puis dans ce même lieu, il y a des pleurs qui contraste avec l'excitation de ceux qui partent à l'aventure. Ces pleurs, ce sont pour ces « adieux » ou ces « à bientôt » que ce lieu côtoie bien trop souvent. C'est un endroit d'adieux et de retrouvailles avec pour seule devise « Se séparer pour mieux se retrouver » ... C'est aussi ce qu'on se dit tous avant de voir notre bien-aimée partir dans cet oiseau de métal. Au final, les retrouvailles ne sont que des adieux assemblés à l'envers de ces dernières : elle attrape la main qu'elle avait lâchée, vient dans les bras qu'elle avait quittée, plaque ses lèvres contre celles qu'elle avait cessé d'embrasser.

Je ne peux me mentir à moi-même ; son parfum m'avait manqué, son corps m'avait manqué, son cœur m'avait manqué, c'est un tout qui m'avait manqué et non uniquement ma moitié. Certes, pendant ces six longs mois, j'avais endossé le rôle de l'homme fort, insensible, qui ne ressent pas la douleur liée au manque de l'être aimé, mais au fond, dieu sait comment je souffrais de son absence. Des larmes, j'en ai versé, j'en ai crié presque tous les soirs ... Je ressentais un manque qui en devenait physique : mon estomac se vidait, mes intestins se nouaient et les migraines s'enchaînaient tant je me rendant malade par la distance. C'est donc il y a six mois, le 25 mai 2018 que ma femme, journaliste sans frontières, s'était envolée pour le Burkina Faso, terre de toutes les violences face à une femme qui était pour moi si sensible et si frêle. Notre relation, durant laquelle la distance était éphémère, venait enfin d'aboutir sur des retrouvailles dignes de cette longue absence, à des milliers de kilomètres de notre quotidien.

Cette femme, je ne pourrais jamais la décrire tel que mon esprit la voit ; à croire que le langage ne me suffit pas pour montrer tout ce qu'elle peut représenter pour un homme comme moi. Elle est à la fois si frêle et si robuste, douce et forte, elle aura bravé les attentats quotidiens de l'Etat africain. Ma plus grande crainte était qu'elle se fasse anéantir par une série de tirs aléatoires ou une explosion... Imaginer son corps inanimé, peut être même réduit en lambeaux, m'avait hanté pendant ces six derniers mois. Cette moitié d'année fut rythmée par la peur et l'angoisse qui me traquait, jusqu'à ne plus pouvoir dormir, me réveiller en pleurs malgré le masque du mâle alpha que je me forçais à maintenir. Je n'ose imaginer l'angoisse constante de sa vie là-bas. Pendant son absence, on correspondait: par colis, par mail et parfois par appel. Ça comblait le manque certes, mais jamais sa présence physique. Tout cela me tua, tout cela nous tuait... La distance nous a fait prendre conscience de notre interdépendance...

Elle est ma plus grande faiblesse, je l'admets. Quand j'ai appris qu'elle allait partir, j'étais mort à l'intérieur de mes propres entrailles. J'avais la volonté de la remplacer, de donner ma vie à la place de la sienne. Pour moi, c'était terminer Elle n'allait jamais revenir... J'allais recevoir un foutu message disant que son corps avait été retrouvé inanimé, baignant dans son propre sang. Mais non, rien de cela ne m'est parvenu. Imagine ma joie et mon soulagement quand je l'ai vu sortir de cet avion après six mois d'inquiétude. Imagine mon cœur et mon corps s'emballer sous l'excitation de la revoir en un seul morceau et avec le sourire aux lèvres. J'en reviens à nous. Je sentais son corps contre le mien. Après que nos cœurs se soient calmés, je

remontai mes mains sur le bas de sa mâchoire, relevant sa tête, je viens alors embrasser ses lèvres qui m'avaient tant manqué. Le temps semblait s'être arrêté. Je la regardais dans les yeux, et elle faisait de même. Comme si chacun pouvait voir le fond de la pensée de l'autre à travers sa pupille. Je venais de comprendre la phrase "le regard est la fenêtre de l'âme". Je voyais tout. Je voyais le manque de l'être aimé, manque contre lequel elle s'est battu, je voyais le courage de cette jeune femme qui avait affronté tant de choses. Mais je voyais à quel point elle m'aimait. Ses yeux semblaient s'illuminer de telles façons à anéantir ses démons intérieurs. Je voyais tout ce noir en elle s'évacuer, la libérer de toutes ces idées noires. Puis après quelques secondes qui paraissaient durer plusieurs minutes, elle cessa de me regarder et laissa ses yeux fixer le sol. J'eus à peine le temps d'entrouvrir les lèvres pour lui parler qu'elle releva la tête, les yeux brillants.

Ils n'étaient pas brillants d'espoir, mais remplis de larmes. Elle se jeta dans mes bras. Les petites gouttelettes de tristesse qui perlaient sur ses joues venaient s'écraser sur la chaude peau de mon cou. Mon incompréhension était totale mais je n'ai pas fléchi. Restant droit, ma main caressait son dos tout en lui chuchotant le genre de truc qu'un homme doit dire à sa femme pour l'apaiser. En balbutiant, elle me dit à l'oreille: "Si tu savais ce que j'avais vu là-bas... les autorités disaient que tout cela n'allait durer qu'un temps, mais ce temps-là ne fait que s'arrêter sur le moment présent, c'était un arrêt sur image avec des nuances de feu et de morts, d'explosions et de pleurs, de désespoir et de malheur. Tous les coups étaient permis et même en étant en vie, on s'arrête et on se demande s'il ne nous manque pas un membre, si on respire toujours, si on est toujours capable de marcher, courir, parler..." Je ne dis rien, on est là, planté au milieu de cette foule. Foule qui d'ailleurs commence à s'agiter. Non, cela ne s'agitait pas à cause des retrouvailles ou des adieux, c'était de la panique. Ils paniquent tous, cherchant une issue, les larmes aux yeux, comme s'ils vivaient leurs derniers instants. Je ne comprends rien, mais je préfère garder ma femme au creux de mes bras. On dirait qu'il n'avait suffi que d'un battement de cils ou de cœur pour voir un homme brandissant une arme à feu en tirant aléatoirement. Quel idiot, il gaspille des munitions... Quoi ? Attends... une arme ? Dans un aéroport ? C'est une prise d'otages ? Un attentat ?

Comme tous les autres, poussés par la peur, on commença à presser le pas ; vous savez, comme ce genre de coureur ridicule pour les compétitions de marche athlétique, puis quand la peur prend le dessus, les pieds s'élèvent, et on donne tout pour s'en sortir vivant. Nos pas semblent faire un bruit monstre mais en réalité, ce genre de chaos sonore était issu des tirs d'AK-47. La main de ma compagne était soudée à la mienne par la panique. C'est dingue, elle quitte un endroit violent pour revenir dans son paisible pays et la terreur la suit. Tout le monde fonçait tête baissée, et comme ma volonté de vouloir mes démarquer des autres est bien trop grande, je regarde droit devant. Je me suis alors rendu compte que parfois... Ça fait moins peur d'être ignorant. Devant nous se trouvait un second homme, armé comme le premier, qui "s'amusait" si je peux dire à tirer sur ces personnes fuyant la mort. Je me stoppai, et on se mit dans un petit coin, entre deux sièges de l'aéroport. Couché, sur le ventre, côte à côte, je regardais l'amour de ma vie et l'amour que j'avais pour ma vie; ne voulais pas que ce soit la dernière fois que je la voyais... Je ne voulais pas que ce soient nos retrouvailles qui soient éphémères mais seulement la distance.

J'avais ma tête contre le sol, entouré de mes bras, ma main soudée à celle de ma compagne. Sans même le voir, je sentais les corps tomber, un par un, sous le coup fracassant des balles. Je sentais ces vies s'anéantir en un battement de cils. Que faire ? Tenter de s'enfuir en prenant ses jambes à son coup ou rester là, entre ces sièges à attendre la mort ? Ne me demandez pas pourquoi mais j'ai choisi la solution qui me paraissait la moins attrayante: mourir vulgairement sur le sol pouilleux de cet aéroport. J'ouvrai les yeux pour espérer voir une petite lueur de ma source de bonheur qu'est ma femme. Cette femme

qui se faisait prendre par le cou pour être soulevée et plaquer contre le mur. Non ! Tout, mais pas elle ! Moi mais pas elle !

L'un des deux assaillants l'avait attrapé comme on attrape un petit chat mal aimé et maintenant, je le vois resserrer ses doigts sur son cou. Pris par une montée de courage ou un pic d'adrénaline, mes pieds touchaient le sol tandis que mes yeux étaient à la hauteur d'un homme. Mais cette posture ne dura pas dans le temps. L'autre assassin me donna un violent coup derrière les genoux afin que je sois au sol, redressé pour regarder ma femme souffrir. Je voyais les joues de ma femme devenir rouge par les gifles qu'on lui donnait. Ça me faisait du mal de la voir souffrir autant, s'en était déjà trop pour moi, je voulais hurler pour que ce cauchemar s'arrête. Puis, lorsqu'il a vu que je me retenais de cracher mes poumons remplis de haine envers ces monstres, je sentis un sourire mauvais se dessiner sur son visage masqué. La main de la bête se faufila entre les jambes de ma moitié et pressa son intimité. Stop ! Pas ça ! Elle se rebella et cracha au visage de son potentiel violeur. En une fraction de seconde, il l'a saisi par le cou, pointa son arme contre sa tempe et appuya sur la gâchette. Ma vie s'arrêta au moment où son corps s'était étendu sur le sol, suivi de ceux des assaillants, abattu par les forces de l'ordre. Son voyage devait être éphémère mais au final, ce sont nos retrouvailles qui l'ont été. Le temps est l'assassin de la vie, et la mort sa seule issue.